

## Que penser...

### ...de la pédagogie de Sudbury ?

Olivier Maulini

Université de Genève

Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation

2017

---

*La série « Que penser... ? » s'adresse à des personnes intéressées par les questions pédagogiques hors du cercle des professionnels. Chaque thème est traité à l'occasion d'une demande formulée par un.e journaliste ou un autre relais d'opinion, et sous la forme d'un texte bref répondant à quelques questions clefs. L'intention de la série est de résumer les résultats de la recherche en conciliant complexité des enjeux et simplicité du propos.*

---

### Qui sont les écoles Sudbury ?

Les écoles dites « Sudbury » seraient une cinquantaine à travers le monde. Elles tirent toutes leur nom de la première d'entre elles, la *Sudbury Valley School* de Framingham, dans l'État américain du Massachusetts. Fondé en 1968 par un groupe d'éducateurs militants (dont le professeur de physique et porte-plume du mouvement Daniel Greenberg), cet établissement privé alternatif, situé dans les champs, à l'orée d'un bois et près d'un point d'eau, se présente comme « une vibrante communauté », c'est-à-dire « un lieu où les enfants peuvent goûter la vie, la liberté et la poursuite du bonheur en grandissant dans le monde nouveau » ([www.sudval.org](http://www.sudval.org)). Pédagogiquement, la philosophie et les pratiques de la maison mère et de ses héritières s'inscrivent dans un courant non directif qu'on a pu qualifier de *démocratique* (terme qu'elles revendiquent) et/ou de *libertaire* (qu'elles contestent plutôt). Comme l'expérience de *Summerhill* en Angleterre, de la *Freie Schule* en Allemagne ou des lycées autogérés en France, le projet Sudbury s'oppose explicitement à la forme scolaire historique : il rejette ses règlements pointilleux, ses programmes et ses grilles-horaires imposés, ses leçons et ses devoirs normalisés, ses notes et ses classements tout-puissants, ses maîtres autoritaires, dominateurs, infantilisants. Ses propres publications s'intitulent par exemple : « *And now for something completely different...* » ou « *Free at Last* ». « *Enfin libres* », donc : un slogan synonyme de rupture en même temps que d'apaisement.

### Quelles sont leurs intentions ?

Par comparaison avec d'autres options (les écoles Montessori, Steiner, Freinet, Decroly, etc.), le projet Sudbury veut radicaliser celui de l'Éducation Nouvelle. Son but principal est la démocratisation voire la libération de la société, par l'entremise d'une démocratisation de l'enseignement gage de libération de la jeunesse. Les écoles démocratiques se présentent volontiers comme des espaces éducatifs sans contrainte préétablie (hormis celle d'une

fréquentation régulière), où « les élèves apprennent quand ils veulent, où ils veulent, avec qui ils veulent ». Selon Alan Greenberg, les adultes font fausse route dès lors qu'ils doutent de la curiosité et de la sociabilité « naturelle » des enfants. Le secret de la bonne pédagogie serait beaucoup plus simple qu'on ne le croit ou qu'on ne veut le faire croire habituellement. « Une part de liberté, une part de dignité, une part de responsabilité, une part de soutien ; le tout à mixer et à laisser reposer jusqu'à maturité. Tout chef peut appliquer cette recette avec succès. » Plus précisément, trois principes structurent la vie et l'organisation de l'école : 1. Un principe d'égalité : tous les membres de la communauté ont voix au chapitre ; chacun peut délibérer et participer au vote lorsque de décisions communes doivent être prises. 2. Un principe de liberté : personne n'apprend sur ordre, dans une direction et à un rythme imposé ; c'est à son heure que chaque enfant s'intéresse aux langages formels, à l'écriture, aux lettres, aux chiffres et à leur signification ; il entre alors volontairement dans la culture, y compris en choisissant de se consacrer à la science plutôt qu'à la poésie, au solfège plutôt qu'à la géométrie, à Internet plutôt qu'aux encyclopédies. 3. Un principe de responsabilité : la liberté n'est pas l'anarchie (comme l'affirmait A. S. Neill à Summerhill) ; elle suppose de se consacrer activement à sa propre formation, vertu qui n'advient que si les éducateurs font eux-mêmes l'effort de l'attribuer aux éduqués. En fin de compte, l'intention de la pédagogie de Sudbury est de forger des personnalités épanouies et fières de leur indépendance, à la fois originales et adaptées à un monde moderne exaltant l'autonomie et la liberté d'entreprendre à son gré. « L'économie américaine est assez forte et diversifiée pour absorber des personnes dévouées à leur travail, quel qu'il soit, et commises à sa bonne exécution » disent les textes. Une ambiguïté peut donc apparaître : apprend-on à Sudbury au profit de l'intérêt commun, ou d'abord du sien ?

### **Entre l'idéal et le réel : quels effets ?**

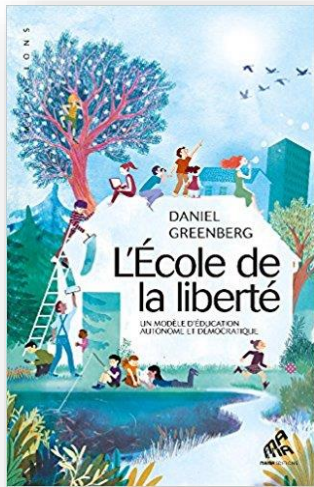
On ne peut comparer l'idéal et le réel d'une pédagogie qu'en observant les pratiques ordinaires et leurs effets (à court ou long terme) sur les usagers. Les artisans et les partisans d'un modèle (en l'occurrence celui de Sudbury) prétendent bien sûr savoir ce qu'ils font : mais leurs promesses sont nécessairement sujettes à caution, et elles cherchent de toute façon moins à prouver (empiriquement) qu'à convaincre (verbalement) qu'elles ont raison. En éducation comme ailleurs, seule une recherche indépendante et critique peut établir des faits susceptibles d'être encourageants mais aussi décevants, son accès au terrain se trouvant par là-même plus ou moins encouragé. D'un point de vue statistique, rien ne permet de dire qu'une méthode idéologiquement profilée soit meilleure ou moins bonne que les autres. La réponse dépend des valeurs et des normes utilisées pour la juger, elle peut être biaisée par les faibles effectifs considérés et surtout par le profil des élèves recrutés. En cas de réussite, à qui revient le mérite : à l'école observée, ou aux familles qui possèdent en coulisses les moyens financiers, le capital culturel, le réseau de relations et/ou le bagage politique favorisant l'alchimie entre les besoins de leur enfant et le service fourni ? Les offres disponibles sur le marché (des écoles ouvertes aux internats les mieux clôturés) prétendent d'ailleurs autant à la performance académique qu'à la production d'attitudes et de comportements socialement valorisés. Ici le bonheur, la confiance, la créativité, l'engagement et/ou la convivialité sans

lesquels les savoirs livresques seront mal employés. Pour ne pas se résigner au relativisme (« Tout se vaut puisque rien ne prévaut... »), des études qualitatives peuvent entrer dans l'intimité des établissements pour comparer la réalité de leur travail et leurs intentions. On juge alors moins une pédagogie du dehors que du point de vue de la cohérence entre ses discours et ses actes. L'une de ces études, conduite durant 18 mois dans une école californienne, a précisément conclu que la démocratie et la liberté décrétés dans le programme Sudbury profitaient d'abord aux participants *déjà* réflexifs, *d'emblée* autonomes dans l'apprentissage et dominants dans les discussions, donc à ceux qui auraient le moins besoin de construire les savoirs et les compétences nécessaires au *self-government* et à la participation. Ce qu'on appelle un *effet Matthieu* serait à l'œuvre comme souvent : en prêtant d'abord aux riches (« On donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a » nous avertit l'Évangéliste), les pédagogies idéalement démocratiques couvreraient malgré elles un risque d'élitisme. « Les rapports de pouvoir informels privilégient l'âge, l'expérience et le genre masculin au détriment de la jeunesse, de l'inexpérience et du sexe féminin conclut la recherche. Nous avons là une illustration de la manière dont des principes théoriquement démocratiques finissent par rencontrer les réalités du terrain ». Une étude ne fait bien sûr pas la vérité : mais avec d'autres, elle peut au moins inciter à douter, à se méfier des phénomènes masqués, voire à équilibrer la charge de la preuve en demandant aux critiques de l'école ordinaire d'à leur tour faire leurs preuves.

### **Pratiquer ou préparer la démocratie ?**

En résumé, ce qui vaut pour Sudbury vaut pour n'importe quelle éducation, qu'elle se présente comme alternative et/ou comme labellisée ou pas : premièrement, sa valeur dépend d'abord de ce que valorisent ses partisans ; deuxièmement, son efficacité se mesure moins à ses préférences normatives (autonomie contre obéissance, expression contre contrôle de soi, participation contre hiérarchie, etc.) qu'à l'écart plus ou moins grand entre ce qu'elle promet idéalement et ce qu'elle produit réellement. En contexte démocratique, justement, la complexité est d'autant plus grande que les intérêts privés sont toujours opposables à l'intérêt de la collectivité. Ce qui peut être bon pour un enfant, voire deux, voire cent, n'est pas forcément bon pour les autres. Le bénéfice des uns (pouvoir débattre, délibérer, choisir, diriger...) peut même induire l'appauvrissement des autres (qui apprennent à se taire, croire, se conformer, exécuter...). On pourra dire qu'il faut de tout pour faire un monde : des *leaders* et des foules pour les suivre et s'en féliciter. Mais c'est ici que la démocratie et l'école peuvent entrer en contradiction : prépare-t-on mieux la citoyenneté en l'important telle qu'elle est dans l'enseignement, ou en la suspendant au contraire pour prendre le temps de la penser, de la critiquer, de la faire progresser ?

## En savoir plus :



Greenberg, D. (2017). *L'École de la liberté. Un modèle d'éducation autonome et démocratique*. Paris : Mamaéditions.

Wilson Fillion, M. A. (2015). Neoliberal ideology in a private Sudbury school. *Policy Futures in Education*, 2, 170-184.

URL :

<http://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/1478210315610256>

Le site de la Sudbury Valley School : <http://www.sudval.org>